

# Lettre d'une fidèle abonnée

Autor(en): **P., Suzanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219674>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE  
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

## ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## LETTRE D'UNE FIDÈLE ABONNÉE

M..., 27 juillet 1925.

Monsieur le Rédacteur,

Ah ! les hommes — le sexe fort — n'ont point tant sujet de faire les fiers. Ils nous accusent à tout propos, nous autres femmes — le sexe faible — d'être des babillardes.

Soit, certaines de mes sœurs ont, comme on dit, le fil de la langue bien coupé. Ce qu'elles peuvent causer — causer souvent pour ne rien dire — est extraordinaire.

J'en ai vu qui avaient les deux bras pesamment chargés de paniers de marché, babiller, babiller sans repos. Elles ne pouvaient réciproquement attendre que l'une ait fini de parler pour prendre la parole, et je crois bien que chacune traitait un sujet différent de celui de son interlocutrice. Un moment, pourtant, elles posèrent leurs paniers à terre pour pouvoir mieux gesticuler. Et les passants, naturellement, de devoir laisser la place à ces dames et de descendre sur la chaussée. Vingt fois, je crus qu'elles allaient se séparer, mais vain espoir, ça recommençait de plus belle. « Ma chère » par ci, « Ma chère » par là. Et il fallait voir la mimique, exprimant tour à tour l'admiration, la pitié, le dégoût, l'indignation, et que sais-je.

Je gage que dans ces tentatives de départ, de faux-départ serait plus juste, elles se disaient : « Hé, mon té ! déjà midi moins le quart ? Et mon dîner qui n'est pas sur le feu ! » C'est jour de marché.

Vous voyez, Monsieur le Rédacteur, que je n'épargne pas mes sœurs et que je sais reconnaître leurs défauts, petits ou grands. Toutefois, il faut aussi reconnaître la justesse de la parole du fabuliste, dans la fable de « La femme et le secret », où après avoir spirituellement et malicieusement plaisanté ces dames sur la difficulté qu'a le beau sexe à « tenir sa langue au chaud » et à garder un secret, il termine, disant : « Mais je connais, à ce sujet, bon nombre d'hommes qui sont femmes ! »

Ah ! certes, oui. J'en eus la preuve l'autre jour. Deux messieurs sont restés à causer, sur le trottoir, plus de trois quarts d'heure. Je les voyais de ma fenêtre. Que pouvaient-ils bien se raconter, si longuement ? Je me le demande. Et, pour leur laisser aussi la place, les autres passants étaient obligés de descendre sur la chaussée.

Oh ! croyez bien, Monsieur le Rédacteur, que ce ne sont pas de mauvais sentiments qui m'ont dicté ces lignes. Je tenais seulement à faire constater le fait, afin de montrer que le babillage est un défaut dont la femme n'a pas le monopole.

Et, maintenant, sans rancune, j'espère, et croyez aux bons vœux que je forme pour la prospérité de notre cher Conteur.

Votre fidèle abonnée,

Suzanne P.

**Les bons domestiques.** — La scène se passe au bureau de placement. Une dame pose des questions à une cuisinière sans place.

- Où avez-vous servi en dernier lieu ?
- Chez un aveugle.
- Pourquoi l'avez-vous quitté ?
- Parce qu'il était trop regardant.



## LOU LAR È L'ESSI

(Patoï du Chenit)

Aou Campou<sup>1</sup>, tot sommelie;  
L'èhlliou<sup>2</sup> a pain' on ôu,  
E la bruchon dè bôu  
Su lou l'haut dè Tsômelie<sup>2</sup>.  
Portan tsèrtse fortene  
On certain Djan Croyet;  
L'aibèrquie avouè tsère  
Quiri daou bôu dè lena.  
Po grimpâ la tsèraire,  
Que no min' à Molè<sup>3</sup>,  
Fô dèrè, bré dè fè,  
E daou sohliou à revaîndrè.  
Aou pe rai de la paina,  
L'essi daou grô tsère,  
Que sin coum' a segrè,  
Ne peu quiaïje sa phiainta:  
« No sèrè prai, te vèrè vai;  
L'è ma fai vai, Crôyou vodai! »  
Daousamè la resèta,  
D'ouna man manaiya,  
Que jamé ne traînblia,  
A dèguelié fuvèta.  
Lou lare dza sè hliadè  
Po tsèrdjé son sèton,  
Quan daou nai dè bosson,  
On foratâi dèguadè.  
Djan reprè lè tsevellè  
E trassè coum' on fôu  
Avô lè rebedou.  
Lè ruvè anseursèlayè  
Fan dè sô èpouavè;  
Dè l'essi, to lou tè,  
S'ôuyon fouè lè pyoulâyè:  
« Lou savé bin, lou desè bin;  
Vyélou couquin, sè tè vin bin ! »...  
L'essi, l'è là conchaine,  
Que no tsequiènnè tui;  
Benâraou qu' a pachaince  
D'ècaoutâ sè z'avi.

## LE LARRON ET L'ESSIEU

Au Campe tout sommeille;  
L'écluse à peine on entend,  
Et le bruit sourd du vent  
Sur le haut des Chaumilles.  
Pourtant cherche fortune  
Un certain Jean Croyet;  
Il s'embarque avec charret  
Chercher du bois de lune.  
Pour grimper la charrière  
Qui nous mène aux Mollards,  
Il faut jarret, bras de fer,  
Et du souffle à revendre.

<sup>1</sup> Le Campe, hameau du Brassus.

<sup>2</sup> Les Charmilles, contrefort du Mont-Tendre.

<sup>3</sup> Les Molards, mayens du Campe.

Au plus raide de la pente,  
L'essieu du gros charret,  
Qui suit comme à regret,  
Ne peut taire sa plainte:  
« Nous serons pris, tu verras voir;  
C'est ma foi bien vrai, maudit sorcier ! »

Doucement la « sciète »,  
D'une main maniée  
Qui jamais ne trembla  
À abattu petit sapin.  
Le larron déjà se baisse  
Pour charger son « séchon »  
Quand, du « noir » des buissons,  
Un forestier sort vite.  
Jean reprend les chevilles  
Et court comme un fou  
En bas les « raidillons ».   
Les roues ensorcelées  
Font des sauts effrayants;  
De l'essieu, tout le temps,  
L'on entend fort les piaulements:  
« Je le savais bien, je le disais bien;  
Vieux coquin, ça te vient bien ! »  
L'essieu, c'est la conscience  
Qui nous chicane tous.  
Bienheureux qui a patience  
D'écouter ses avis.

N. B. — La fable ci-dessus date d'un siècle  
ou moins. Convient-il d'y voir une variante  
combière d'un thème de peuples divers, ou une  
adaptation de *La Conscience* de Stop ?

## ABBAYE DES VIGNERONS

LIVRET DE 1795.

Nous reproduisons de la *Terre Vaudoise*, qui  
eut la bonne fortune de se le procurer, l'intéres-  
sant document que voici :

Discours prononcé par l'Abbé  
au Couronnement des Vignerons.

 L n'est point en Europe de fête périodi-  
que plus intéressante que celle que nous  
allons célébrer. Il n'est point d'époque  
plus heureuse pour cette célébration que celle qui  
nous rassemble aujourd'hui : c'est celle de la  
paix qui vient de se conclure entre la Républi-  
que française et la Maison d'Autriche. — C'est  
surtout celle de la paix dont nous avons joui jus-  
qu'à présent par la prudence, et la tendre sollici-  
tude de notre Gracieux Souverain. Car pendant  
que nos voisins voyaient leurs vignes arrachées,  
leurs champs couverts de sang et de carnage,  
leurs maisons pillées et brûlées, nous mangions  
tranquillement notre pain à l'ombre de nos ar-  
bres couverts de fleurs et de fruits, nous ven-  
dangions et pressions nos raisins en paix. —  
Nos maisons, nos villes, nos campagnes rétentis-  
soient de chants de joie et d'allégresse. Oh ! que  
nous serions heureux, si nous sentions toute l'é-  
tendue de notre bonheur !

La Fête que nous allons célébrer avec toute la  
pompe et la décence qui lui convient. Cette Fête  
embellie par la présence de nos voisins qui vien-  
nent en foule participer à notre bonheur, par  
celle de notre cher et très-honoré Seigneur Bail-  
lif, a pour but principal d'encourager l'agricul-  
ture, en couronnant publiquement les honnêtes  
cultivateurs, qui par leur bonne conduite et leurs  
travaux assidus, ont fait rapporter à leurs fonds  
tout ce qu'ils pouvaient produire, et ont par là

A. P.